

Yves Bonnefoy

LES FEUX

La barque glisse sur des canaux qui donnent, à l'infini dirait-on, dans d'autres canaux, tous et de toutes parts bordés de murs assez hauts, environ deux mètres de pierres bien ajustées au-dessous de feuillages qui bougent dans une brise. La journée a passé, et les eaux commencent à réfléchir les rayons d'un grand soleil déclinant, caché parfois mais assez rarement encore, par ces parois de droite ou de gauche.

Le marinier a allumé un feu, à l'avant.

Et voici, à hauteur d'eau, une porte que tient fermée une grille où des enfants appuient en riant, de l'intérieur, leur front obscurci par des mèches brunes. Visible entre leurs épaules étroites, mal couvertes d'étoffes peintes, un grand jardin où brûlent d'autres feux, ceux-là d'herbes, où chantent nombre d'oiseaux qui dans le peu de ciel que le seuil découpe passent par touffes de couleur vive. La barque est enchaînée à un môle, maintenant. Son feu pousse serrées dans le ciel des masses d'air chaud, vibrantes.

On attend. Rien ne deviendra plus, dans la clarté immobile. Le bruit de l'eau sera seul à cesser et reprendre contre la coque. Le rire des enfants la dernière couleur à se renflammer ici ou là, dans le crépuscule des fleurs, des fruits, comme un reste de temps, qui s'évapore.

L'ORIGINE DE LA PAROLE

La lumière était si intense! Réverbérée de partout, refluant des dalles et des murs, des voûtes même, des palmes, elle décolorait les choses, brûlait leur ombre: rien donc en ce qui existait là, périssait là, n'indiquait plus qu'il y avait de la matière sous l'apparence, n'en accusait plus le hasard, on eût dit le présent sans fin, l'espace sans ici ni ailleurs, les essences seules à être dans leur ample bruissement clair d'air qui monte en vibrant au-dessus d'un feu.

Et je comprenais que *l'été est le langage*. Que les mots naissent de l'été comme laisse un serpent derrière soi, à la mue, sa fragile enveloppe transparente. Que ce n'avait pu être qu'*au sud*, dans les miroitements du sel sur le roc – et ces buissons ardents! et ces grands orages, qui errent... – qu'on avait inventé les mots, et par eux l'absence; qu'on avait rêvé la parole.

Yves Bonnefoy

Traduzione di Anna Chiara Peduzzi

I FUOCHI

La barca scivola lungo canali che sembrano sfociare in altri canali, all'infinito, tutti fiancheggiati da ogni lato da muri piuttosto alti, circa due metri di pietre ben allineate sotto il fogliame scosso dalla brezza. Il giorno declina e le acque cominciano a riflettere i raggi di un vasto sole che tramonta, nascosto a tratti, ma ancora raramente, da queste pareti a destra o a sinistra.

Il marinaio ha acceso un fuoco a prua.

Ed ecco, ad altezza d'acqua, una porta chiusa da un'inferriata contro cui, dall'interno, bambini ridenti appoggiano la fronte coperta da ciocche scure. Visibile oltre le loro gracili spalle, appena riparate da stoffe dipinte, un ampio giardino dove bruciano altri fuochi, falò d'erbe, e cantano mille uccelli sfrecciando in vivaci strie colorate nell'esiguo cielo che dalla porta si ritaglia. La barca, ora, è attraccata a un molo. Il fuoco spinge verso l'alto dense masse d'aria calda, vibranti.

Attesa. Più nessun divenire, nell'immobile chiarore. Solo il rumore dell'acqua contro lo scafo, che cessa e riprende. Risate infantili l'ultimo colore a riaccendersi qua e là, nel crepuscolo dei fiori, dei frutti, come un residuo di tempo, che svapora.

L'ORIGINE DELLA PAROLA

Così intensa era la luce! Riflettendosi tutt'intorno, rifluendo dal pavimento e dai muri, dalle volte persino, dalle palme, scoloriva le persone e le cose, bruciava la loro ombra; nulla in ciò che viveva in quel luogo, e in quel luogo periva, indicava più il persistere della materia sotto l'apparenza, ne rivelava più la casualità, si sarebbe detto il presente senza fine, lo spazio senza qui né altrove, solo le assenze sussistevano le essenze nell'etereo e vasto fruscio dell'aria vibrante sopra un fuoco.

Capivo allora che *l'estate è il linguaggio*. Che le parole nascono dall'estate come un serpente lascia dietro di sé, quando muta, la sua fragile spoglia trasparente. Che soltanto *al sud* ciò era potuto accadere, che nello scintillio del sale sulla roccia – e quei cespugli ardenti! e quegli immani temporali vaganti... – si erano inventate le parole, e con loro, l'assenza; che la parola era apparsa in sogno.

LA TÂCHE DU TRADUCTEUR

Traduire? Le jeune traducteur plonge. Ce sont là les mots qui conviennent puisqu'il restera toujours jeune et que cette page au dessous de lui, ce n'est que de l'eau, une eau close. Des soleils couvrent bien de menues étincelles presque gaies la houle légère de sa surface, mais l'abîme que l'on pressent au dessous est vert, un vert on ne peut plus sombre, bientôt du noir.

Il a plongé. Et autour de lui c'est d'un seul coup un peu de vague clarté en divers lieux de laquelle il perçoit ce qui lui semble des vies. Qu'est-ce que celle-ci devant lui, «what is Hecuba to him?» Il nage dans cette direction, il regarde: c'est sphérique, c'est agité d'une vibration, une lumière pâle est dedans, est-ce une grande ampoule vieillie qui achève sa destinée au dessus d'une table chargée de livres? De fait, c'est un étudiant qui est assis là, le front sur ses cahiers, les bras autour de la tête. Il semble endormi. Et bien fermées les fenêtres de sa chambre mais l'eau du dehors bat furieusement contre leurs vitres. Quel silence!

Se déplacer, d'un mouvement souple des bras s'éloigner de cette méduse.

Et cette autre, un peu moins brillante? Mais c'est le même jeune homme! Il pousse des cris, se débat, tente de se libérer de deux sbires sinistres qui vont le maîtriser, c'est clair, l'emporter, où? Rosencrantz et Guildenstern, de toute évidence.

Ainsi, à diverses distances, ces existences, ces feux. Peut-on les décider organiques, des méduses, disais-je, des poulpes, immobiles, un de leurs regards filtrant sous quelqu'une de leurs paupières, ou peut-être de beaux nuages, arrêtés dans ce ciel d'en bas avec d'incroyables couleurs ni du matin ni du soir? Peut-être ne sont-ce que des mots, que de la pensée? Rien d'autre que des amas d'images privées de sens mais que ni mémoire ni volonté ne dissipent? Nœuds de fumées qui font spirale dans l'eau maintenant bien plus bleue que verte, vagues que le nageur ne voit plus quand, soudainement, il se glisse dessous, il cherche.

Mon enfant, où es-tu? Ne te cache pas!

Difficile, en effet, la traduction. On ne sait si on a le droit d'imaginer.

Et plonge encore, plonge plus avant, plus bas, plonge encore toujours plus bas, le traducteur. Plus rares et de moins en moins lumineuses se font ces vies de l'abîme, il ne sait si douées ou non de conscience. Polonius passe en courant, essoufflé, geignant, c'est trop pour ce gros homme, il va s'écrouler là-bas, où on se croirait sur une plage de sable noir devant une aurore noyée de brumes.

Descendre, oui, par saccades. De tout ses yeux questionner l'immensité de la nuit. Que faire de ce mot, par exemple, dans cette phrase? Elle a un rythme, je

IL COMPITO DEL TRADUTTORE

Tradurre? Il giovane traduttore si immerge. Sono queste le parole giuste, perché rimarrà giovane per sempre e la pagina sotto di lui altro non è che acqua, un'acqua racchiusa. Il lieve ondeggiare in superficie scintilla e ride ai riflessi del sole, ma l'abisso che sotto si indovina è verde, un verde infinitamente scuro, prossimo al nero.

Si è immerso. E intorno a lui d'improvviso un vago chiarore da diversi punti finché intravede qualcosa come presenze viventi. Che cos'è questa che ha dinanzi, «what is Hecuba to him?». Si avvicina nuotando, osserva: è sferica e scossa da una vibrazione, racchiude una luce fioca, forse una grossa e vetusta lampadina che consuma il suo destino sopra un tavolo coperto di libri? In realtà è uno studente che sta lì seduto, il capo sui quaderni, le braccia intorno alla testa, come addormentato. Le finestre della sua stanza sono chiuse ma l'acqua dall'esterno sbatte violentemente contro i vetri. E che silenzio...

Spostarsi, con un agile movimento delle braccia, allontanarsi da questa medusa.

E quest'altra, un po' meno luminosa? Ma è lo stesso giovane! Urla, si dibatte, tenta di liberarsi da due sinistri sbirri che finiranno, certo, per dominarlo, per portarlo via, ma dove? Rosencrantz e Guildenstern, ovviamente.

Così, a varie distanze, queste esistenze, e luci. Possiamo concepirle organiche – meduse, dicevo, polipi immobili che lasciano filtrare uno sguardo da una delle tante palpebre, o magari magnifiche nuvole, fisse in questo cielo sprofondato dai colori mai visti, né mattutini né serali... O si tratta forse solo di parole, di pensiero? Nient'altro che ammassi di immagini prive di senso che tuttavia né la memoria né la volontà riescono a dissipare? Nodi di fumo a spirale nell'acqua ora molto più azzurra che verde, volte ormai invisibili al nuotatore quando agilmente scivola sotto, e continua a cercare.

Figlio mio, dove sei? Non nasconderti!

Difficile, certo, la traduzione. Si ha diritto di immaginare? non è dato sapere.

E si immerge ancora, si inabissa più oltre, più a fondo, scende sempre più in basso, il traduttore. Più rare e via via meno luminose si fanno queste vite degli abissi, dotate o meno di coscienza, non saprebbe dire. Polonio passa di corsa, ansima, geme, è troppo per quest'uomo imponente, si accascierà laggiù, luogo che pare un lido di sabbia nera di fronte a un'aurora avvolta nelle nebbie.

Discendere, sì, a sbalzi. Con gli occhi spalancati interrogare l'immensità della notte. Che cosa fare di questa parola, per esempio, in questa frase? Dal ritmo, credevo fosse inglese, e forse lo è, ma la parola non è inglese, non è di nessuna

la croyais de l'anglais et c'en est peut-être mais ce mot-là, non, ce n'est pas de l'anglais, il n'est d'aucune langue connue, d'aucune de ce monde, il brille en silence, comme une pierre.

Descendre. Il faut désormais des années avant qu'on n'aperçoive un de ces êtres, si c'est bien cela le mot pour le dire.

Le traducteur comprend qu'il n'accédera jamais au sol dont il a rêvé. Il s'avoue que jamais, trouvant enfin sous son pied du sable clair, il ne se redressera, ses yeux emplis de lumière. Qu'il eût été beau pourtant, et rassurant, bénéfique, de toucher de ses mains la grande épave! Elle est là, brisée. Rien ne reste debout des mats immenses. Des coffres de livres se sont ouverts, des feuillets restent-ils à traîner encore alentour, non, même pas. Une phrase peinte à la proue serait toutefois visible. On la ferait surgir de la nuit, au moyen de la torche électrique que l'on a préservée pour ce grand moment, on pourrait rêver la traduire dans quelque autre langue que ce parler d'ailleurs, de nulle part, qui est au profond de chacun de nous.

La tâche du traducteur è un testo inedito.

Les feux e L'origine de la parole sono tratti da: Yves Bonnefoy, *Rue Traversière*, Mercure de France, Paris 1977.

lingua conosciuta, di nessun idioma di questo mondo, brilla in silenzio, come una pietra.

Discendere. Ci vogliono anni ormai prima di intravedere uno di questi esseri, ammesso che sia questa la parola per nominarli.

Il traduttore comprende che non toccherà mai il suolo atteso in sogno. Si dice che mai, poggiando finalmente su una sabbia chiara, potrà rialzarsi con gli occhi pieni di luce. Eppure quanto sarebbe stato bello, e rassicurante, benefico, toccare con mano l'immane relitto che giace là, spezzato. Nessuno degli altissimi alberi è rimasto in piedi. Bauli di libri aperti, fogli che ancora svolazzano in giro, no, neanche questo. Ma una frase dipinta sulla prua resterebbe visibile. E allora la si farebbe emergere dal buio grazie a una torcia elettrica tenuta in serbo per questo grande momento, sognando di tradurla in qualche lingua diversa da questo parlare d'altrove, di nessun luogo, che sta nel profondo di ciascuno di noi.